



**DAVID
VANN**
**DERNIER
JOUR
SUR
TERRE**



Gallmeister



DAVID VANN est né en 1966 sur l'île Adak, en Alaska. Il est l'auteur de *Sukkwan Island*, qui a obtenu le prix Médicis étranger en 2010 et a été traduit en dix-huit langues dans plus de cinquante pays, ainsi que de *Désolations*, d'*Impurs* et de *Goat Mountain*. David Vann partage désormais son temps entre l'Europe et la Nouvelle-Zélande.

Dernier jour sur terre

Un avatar hypnotisant de *De sang-froid*, infiniment plus dérangeant que son modèle.

LE NOUVEL OBSERVATEUR

L'étude attentivement élaborée d'une descente fatale dans la folie.

KIRKUS REVIEWS

Dernier jour sur terre est écrit dans un rythme staccato et passionné, avec une intense attention accordée aux détails intimes. C'est un livre fascinant.

CREATIVE NON-FICTION

DU MÊME AUTEUR

Goat Mountain, Gallmeister, 2014

Impurs, Gallmeister, 2013

Désolations, Gallmeister, 2011 ; totem, 2012

Sukkwan Island, Gallmeister, 2010 ; totem, 2011

totem

david vann
dernier jour
sur terre

Traduit de l'américain
par Laura Derajinski



Gallmeister

TOTEM n°44

Titre original: *Last Day on Earth*

Copyright © 2011 by David Vann
All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2014, pour la traduction française
© Éditions Gallmeister, 2018, pour la présente édition

web-ISBN 9782404001913

ISSN 2105-4681

Illustration de couverture © Sam Ward
Conception graphique de la couverture: Valérie Renaud

Rien de ce qui est humain ne m'est étranger.
TÉRENCE (195-159 av. J.-C.)

J'ai essayé de jeter un coup d'œil derrière l'estrade pour l'apercevoir, mais, à l'instant où je l'ai vu, il s'est tourné et m'a repéré. Il a fait volte-face et il a tiré, et il a appuyé à de multiples reprises sur la détente de son Glock. Il m'a mitraillé. J'ai été touché à la tête. C'était comme de recevoir un coup de batte. Je suis tombé face contre terre, et tout ce qui m'est venu à l'esprit, c'est: je viens d'être abattu, je suis mort. J'ai heurté le sol, les yeux fermés, un sifflement dans les oreilles, et j'ai cru que c'était le bruit de la mort, quand on pénètre dans l'obscurité.

Brian Karpes,
survivant de la fusillade
à la Northern Illinois University (NIU),
le 14 février 2008

APRÈS le suicide de mon père, j'ai hérité de toutes ses armes à feu. J'avais treize ans. Tard le soir, je tendais le bras derrière les manteaux de ma mère dans le placard de l'entrée pour tâter le canon de la carabine paternelle, une Magnum .300. Elle était lourde et froide, elle sentait la graisse à fusil. Je la portais dans le couloir, à travers la cuisine et le garde-manger jusque dans le garage, où j'allumais la lumière pour l'observer, une carabine à ours avec une lunette de visée, achetée en Alaska pour chasser les grizzlys. Le monde s'était vidé, mais l'arme conservait une présence, une puissance indéniables. Mon père l'avait utilisée pour chasser le cerf. Elle faisait un bruit d'artillerie, elle déchirait toute une épaule de cerf à cent mètres de distance. Je tirais le levier, visais un carton à l'autre bout du garage. Une boîte de rails pour train électrique, une petite traverse qui dépassait emplissait la lunette. Je retenais mon souffle comme me l'avait enseigné mon père, j'appuyais avec prudence, lentement, et j'entendais le cliquetis métallique.

À l'aide d'un tournevis, je séparais le canon de la crosse. Je glissais les deux parties dans mon dos, sous ma veste, et les coinçais à ma ceinture. Elles dépassaient de mon col au niveau de ma nuque, mais elles étaient tout de même cachées. Par la porte de derrière, je sortais mon vélo, un vieux Schwinn Varsity à dix vitesses, puis je franchissais le portillon au milieu de notre clôture.

Le quartier était silencieux à 3 heures du matin. Encore froid en ce début d'avril 1980, un léger brouillard dans l'air.

Je gravissais une colline pentue à cadence lente, la veste de mon père trop chaude, et je suais en arrivant au sommet. Puis je dévalais de l'autre côté, les oreilles gelées. D'immenses maisons, des pelouses entretenues, mais plusieurs ampoules de lampadaires cassées. Comme éclatées, quelques bris de verre jonchant encore le bitume en contrebas.

Sur la colline suivante, je bifurquais vers une parcelle en friche, de hautes herbes et quelques chênes. Je cachais mon vélo derrière l'un d'eux et marchais loin des habitations jusqu'à atteindre enfin une petite clairière jouissant d'une vue dégagée. Sous mes yeux s'étalait une grande partie de Hidden Valley, à Santa Rosa en Californie.

La carabine était rapidement assemblée, et j'y glissais trois cartouches piochées dans ma poche. Tant de poudre tassée dans le cylindre de cuivre. Une Magnum, cela signifie trop de poudre, une balle projetée à grande vitesse. J'enfonçais les trois cartouches dans le chargeur, j'actionnais le levier et je retirais la sécurité. Je m'asseyais sur la colline, les pieds écartés et fixes, les coudes sur mes genoux formant une base solide.

À travers la lunette, je suivais les maisons. Je longeais les fenêtres des chambres à coucher, je faisais glisser le réticule de visée sur les portes d'entrée, sur les feux arrière des voitures dans les allées. Puis je m'arrêtais sur un lampadaire, rond, lisse et éclatant, énorme dans la lunette. Je voyais son ampoule. Jamais à moins de cent mètres, la plupart du temps deux ou trois fois plus loin, même, et la plupart du temps, je n'appuyais pas sur la détente. Je me contentais d'imaginer. Mais parfois, ce n'était pas suffisant. Parfois, je voulais davantage. Ces soirs-là, le sang me battait les tempes, un martèlement que mon père surnommait la fièvre du cerf quand nous chassions ensemble, le souffle coupé, le

cœur aussi dur qu'un poing serré. J'essayais de rester stable, d'imprimer une pression lente, je craignais le choc imminent.

Quand je tirais, la carabine avait un recul si brutal que j'étais parfois projeté au sol, sur le dos. Je possédais une .30-.30 depuis mes neuf ans, j'étais habitué aux carabines, mais la Magnum .300 était incroyable. Si j'avais de la chance, j'atteignais ma cible et je restais debout. Il n'y avait rien de plus beau à mes yeux que de voir exploser l'ampoule blanc-bleuté à travers le réticule de visée. Le son – le claquement presque semblable à un rugissement, puis le silence, et la pluie de verre – ne me parvenait qu'une fois chaque éclat de verre envolé ou scintillant en une vrille dans l'air, pareil à un brouillard.

Des chiens aboyaient, des lumières s'allumaient. Et si quelqu'un dans mon champ de vision écartait ses rideaux pour observer, j'actionnais à nouveau le levier pour insérer une autre cartouche dans le chargeur, je visais. Un visage d'homme au centre du réticule, éclairé par une lampe de chevet, la sécurité débloquée et mon doigt sur le côté, juste au-dessus de la détente. J'avais déjà fait cela avec mon père. Quand il repérait des braconniers – des chasseurs qui entraient illégalement sur nos terres –, il me les faisait observer à travers la lunette de sa carabine.

Ce n'étaient pourtant pas les moments les plus sombres de cette année-là. J'imaginai quantité d'autres choses, même tirer sur mes camarades de classe. Je menais une double vie. Élève brillant, destiné à devenir premier de sa promotion. Impliqué dans les conseils de classe, l'orchestre de l'école, les activités sportives, etc. Personne n'aurait pu le deviner.

Aussi quand je lus un article au sujet de Steve Kazmierczak, récipiendaire d'un Deans' Award, qui avait tué cinq élèves et blessé dix-huit autres avant de se suicider à la Northern

Illinois University le jour de la Saint-Valentin 2008, je m'interrogeai soudain. C'était un élève brillant. Ses amis et ses professeurs ne comprenaient absolument pas ce qui s'était passé. Ce n'était pas le Steve qu'ils connaissaient. Je ne m'étais jamais intéressé aux tueurs de masse, et je n'aurais jamais imaginé lire un ouvrage sur le sujet, encore moins en écrire un, mais je me demandais si Steve ne pouvait pas être le point de départ d'une réflexion sur le fait que, parfois, le pire de nous-mêmes finit par l'emporter. Pourquoi n'avais-je pas blessé quelqu'un ? Comment avais-je échappé à cela, et pourquoi pas lui ?

En menant l'enquête pour le magazine *Esquire*, j'ai obtenu accès au dossier de police complet de mille cinq cents pages dont la consultation avait été refusée à tous les autres – au *New York Times*, au *Chicago Tribune*, au *Washington Post*, à CNN –, et j'y ai découvert l'histoire d'un garçon qui avait failli échapper à tout ceci, qui avait failli éviter de se changer en tueur de masse, un garçon qui essayait de devenir quelqu'un à l'issue d'une enfance malheureuse, d'un passé émaillé de maladies mentales, un garçon cherchant à atteindre le Rêve américain, qui ne se résume pas à l'argent, mais qui consiste à se reconstruire. Sa vie avait été bien plus terrible que la mienne, ses succès avaient été de bien plus grands triomphes, et à travers lui, je pouvais comprendre enfin les moments les plus effrayants de mon existence, et ce que je trouve également le plus effrayant en Amérique.

Retrouvez l'ensemble
de nos publications sur
www.gallmeister.fr

Éditions Gallmeister
14, rue du Regard
75006 Paris